

Siméon Anguelov

Ancien ambassadeur. Secrétaire pour la coopération internationale, Académie des Sciences bulgare

Les identités francophones en sciences : paradoxes, évidences, dimensions culturelles

Ma contribution dans les travaux de la Biennale de la langue française à Sofia 2009 sur un thème si vaste et complexe ne peut être que bien modeste. Je peux frôler très partiellement le sujet me plaçant d'abord dans la peau d'un scientifique de base tel que j'ai été il y a plus que trente ans pendant mon stage postdoctoral dans un laboratoire du C.N.R.S. Après je me permettrai un regard plus général sur ce que la Francophonie est et pourrait être pour les scientifiques et décideurs en politiques scientifiques surtout bulgares, mais aussi de l'Europe centrale et orientale. Mon exposé sera organisé autour de 4 points : 1) quelle est la langue de la science actuelle (évidence), 2) peut-on devenir francophone par le biais de la science (paradoxe ?), 3) comment la langue et la tradition culturelle façonnent la pensée scientifique, 4) comment la francophonie peut aider à combattre la pensée unique en sciences (plaidoirie pour une « exception culturelle » en politiques scientifiques).

1.

La langue de la science de base contemporaine

La recherche scientifique est inséparable du problème de la publication. Il n'y a ni en sciences exactes ni en sciences sociales et humaines des scientifiques qui ne voudraient pas voir les résultats de leurs recherches publiés et encore mieux cités par les collègues. Mais pour que les publications soient citées elles devraient d'abord être lues. Dans un monde dans lequel il y a encore en circulation quelques 6000 langues il n'est pas possible de se passer d'une langue

principale ou plus précisément d'une « lingua franca »¹ scientifique pour la publication des résultats de la recherche scientifique à fin de leur garantir un écho mondial. Pour maintes raisons le rôle d'un tel véhicule de communication est pris, surtout après la deuxième guerre mondiale, par l'anglais. Mais quel anglais ?

En utilisant déjà plus haut le terme « lingua franca »² il est clair qu'il ne s'agit pas de la langue de Shakespeare ou de Churchill (homme d'état mais aussi prix Nobel de littérature). La langue anglaise dans sa plénitude n'est pas à la portée de la grande masse de chercheurs de base de toutes les nationalités modernes attelés dans le développement de la science contemporaine. Un anglais dit de base, un « pidgin » scientifique de quelques 1000 mots les plus fréquentes s'avère pourtant suffisant pour véhiculer les résultats de la recherche scientifique au moins dans les sciences dites exactes qui n'ont besoin ni d'un riche vocabulaire ni d'un style élevé d'expression. Qu'il me soit permis de souligner une raison importante pour laquelle l'anglais de base soit devenu la lingua franca scientifique : l'anglais plus que français ou quelque grande langue que ce soit se prête à la « pidginisation » ! Même les chercheurs peu doués linguistiquement arrivent à le maîtriser sans pour autant pouvoir se ranger dans la cohorte de vrais anglophones

² . Je ne crois pas qu'un tel pidgin scientifique élémentaire soit possible sur la base de français ou quelque autre langue mondiale (russe, allemand, espagnole, portugais, chinois ou autre).

1.

Francophonie par le biais des sciences.

Après la soutenance de ma thèse de doctorat en chimie en 1975 j'ai été reçu en stage postdoctoral dans le Laboratoire de Chimie du Solide du C.N.R.S. à Bordeaux dirigé à l'époque par le professeur Hagemüller. A ce moment là, je n'ai parlé que français et mon entrée dans la francophonie scientifique et la francophonie des relations personnelles avec les collègues chercheurs pendant le stage s'est effectuée par le biais de ...l'anglais !

Voilà déjà un extrait : le mouvement vers la francophonie pourrait s'effectuer en partant de la science, pensée et faite en anglais de base scientifique, et non pas dans le sens - normal - (selon le titre) : partir de la langue française pour arriver à la science. J'ai rencontré au Labo du professeur Hagemüller des Américains, des Japonais, des Indes, des Russes, des Polonais, des Tchèques, bref une société très internationale. Nombreux d'entre eux sont devenus

francophones suivant la même voie que moi : d'ailleurs n'ont pas appris le français. Tous pourtant sont devenus amis, entre eux et surtout avec le pays d'accueil. Voilà le pari gagné du professeur Paul Hagemüller, directeur du Labo à cette époque : en encourageant l'utilisation de l'anglais, qui n'était pas du tout courante en ce temps-là en France, il a su transformer son Labo en Centre internationalement reconnu dans le domaine de la chimie et de la physique du Solide.

J'ai retenu de cette expérience personnelle l'essentiel : dans la recherche scientifique de base, dite aussi normale selon la terminologie de Thomas Kuhn ...

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....